

Louise Vignaud dénonce « le silence imposé d'en haut »

Dans *Nuit d'octobre*, spectacle bouleversant coécrit avec Myriam Boudenia, la dramaturge revient sur ce soir de 1961 lors duquel des manifestants algériens ont été tabassés et noyés dans la Seine.



REMI BIASOUEZ

En montrant des blessés et des fantômes, la pièce explore le contrechamp de la violence.

LA VIE. Le 17 octobre 1961, à Paris, des Algériens manifestant pacifiquement contre le couvre-feu qui leur est imposé sont jetés dans la Seine par des policiers. D'où est née l'envie de créer une pièce de théâtre sur ce crime d'État ?

LOUISE VIGNAUD. C'est d'abord la dimension humaine qui a été déterminante. Je me suis imaginé être le parent d'une fille disparue lors de cette manifestation : comment pleurer cette enfant dont l'existence est niée ? Comment pleure-t-on un disparu ? De nombreuses personnes sont mortes ce soir-là. Quelles en furent les conséquences sur leurs proches, sur ceux qui sont restés ? L'histoire de Fatima Bedar, une jeune fille de 15 ans partie manifester et jamais rentrée chez elle, a été très présente dans la conception de la pièce. Et aussi celle de Brigitte Lainé, archiviste, qui a eu le courage de témoigner en soutien à Jean-Luc Einaudi, auteur de *la Bataille de Paris. 17 octobre 1961* (Seuil, 1991), à qui Maurice Papon, préfet de police de Paris à l'époque des faits, avait

intenté un procès en diffamation pour avoir qualifié de « massacre » ces événements. Témoignage qui vaudra à Brigitte Lainé de perdre son travail. La violence du silence imposé d'en haut est ce qui m'a motivée à écrire. En 1962, l'éditeur François Maspero a publié *le 17 octobre des Algériens*, de Paulette et Marcel Péju, livre qui racontait tout et a été aussitôt censuré. Le but de la pièce n'est pas tant de relater ce qui a eu lieu cette nuit-là que de l'aborder par le biais du vécu.

Votre spectacle pose la question de la représentation de la violence au théâtre. Comment avez-vous abordé cet aspect difficile à traiter sur scène ?

L.V. Je me sentais démunie face à la possibilité d'une représentation réaliste de la violence. Il fallait trouver une traduction théâtrale. Je me suis dit que le contrechamp pouvait être tout aussi parlant ; en montrant des blessés, mais aussi ceux sur qui cette violence se répercute. Sans exposer, par exemple, le moment où on viole

Kheïra, une des héroïnes de la pièce, mais celui où elle se retrouve dans un institut, complètement brisée. De fait, cette violence suggérée est tout aussi troublante, même si elle agit différemment sur le spectateur. La scène de prologue dans la pharmacie, où des manifestants blessés viennent se réfugier, est le seul moment du spectacle qui a lieu le soir du 17 octobre 1961. De façon plus générale, j'ai conçu cette scène comme un inconscient du massacre, quelque chose qui se dépose dans l'esprit du spectateur et auquel tout le reste fait référence.

Une des forces du spectacle, c'est la présence des morts...

L.V. Oui, je trouve fabuleux de pouvoir faire parler les vivants et les morts au théâtre. Très vite, l'idée est venue d'un dialogue entre deux fantômes, Octobre et Zohra. Octobre concentre plusieurs figures d'Algériens disparus. C'est pour cela qu'on l'a appelé ainsi. Il véhicule un oubli et il va prendre le récit en pleine figure. Il est un peu comme cet ange que joue Bruno Ganz dans *les Ailes du désir* de Wim Wenders. Zohra, quant à elle, est un fantôme qui se souvient et qui veut qu'on se souvienne. Avec ces spectres, il s'agissait de confronter deux rapports contradictoires à la mémoire. ● INTERVIEW HUGUES LE TANNEUR



Nuit d'octobre,

du 15 au 26 novembre, au théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis (93) ; du 29 novembre au 3 décembre, à la Criée, Marseille (13) ; le 19 mars 2024, au théâtre Molière, à Sète (34) ; le 22 mars 2024, au Bateau feu, à Dunkerque (59).





Buste de saint Louis, de Jean-Alexandre Chertier d'après Viollet-le-Duc, 1867-1869.

Le trésor de Notre-Dame dans l'écrin du Louvre

Le musée présente 120 pièces sauvées des flammes en 2019. L'ensemble rejoindra ensuite la sacristie néogothique de la cathédrale.

Un label culturel

Dans l'attente de la réouverture de l'édifice, prévue le 8 décembre 2024, l'établissement public Rebatir Notre-Dame – maître d'ouvrage du chantier de restauration – a lancé un label rassemblant les manifestations culturelles dédiées à la cathédrale. Estampillés « Notre-Dame de Paris : vers la réouverture », des expositions, conférences ou concerts participent ainsi du symbole d'unité émanant du monument millénaire. L'exposition consacrée au trésor de la cathédrale inaugure le label. D'autres événements sont proposés à Paris (au musée de Cluny, au Collège des Bernardins, sur les palissades du chantier), en province et dans le monde entier : de Melbourne à Madrid en passant par Mexico !

Plus d'informations sur rebatirnotredamedeparis.fr et sur Instagram : [@rebatirnotredamedeparis](https://www.instagram.com/rebatirnotredamedeparis)

Au cœur du musée du Louvre (Paris I^{er}), dans un espace intime de la galerie Richelieu, le trésor de Notre-Dame a pris place. Dès le lendemain de l'incendie qui a ravagé une partie de l'édifice dans la nuit du 15 au 16 avril 2019, la priorité a été de le garder visible. Réunissant des reliques et des reliquaires, des objets offerts en guise de reconnaissance envers la cathédrale, des vêtements sacerdotaux nécessaires aux célébrations, mais aussi des manuscrits, cet ensemble s'ancre dans une histoire millénaire unique. Sur les 2 000 pièces conservées dans les réserves du Louvre, 120 sont présentées dans cette exposition.

AVANT ET APRÈS LA RÉVOLUTION

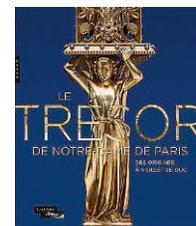
Quatre salles se succèdent selon un fil chronologique. Les deux premières témoignent de ce que fut le trésor durant la période médiévale et sous l'Ancien Régime. Considérablement amoindri du fait des guerres de Religion à partir des années 1560, puis en partie détruit à la Révolution, le trésor est ici évoqué grâce à des récits historiques, des tableaux, des dessins et des gravures. Une bague supposée trouvée lors des fouilles de Notre-Dame dans la tombe de l'évêque

Maurice de Sully (XII^e siècle) est notamment exposée, ainsi qu'un des sept tomes d'un graduel – livre de recueil de chants – haut de 80 cm.

L'exposition se poursuit avec le trésor constitué depuis la Révolution jusqu'au sacre de Napoléon I^{er}. Le culte ayant été rétabli en 1801, l'enjeu fut de pourvoir, en toute hâte, la cathédrale d'objets. Trois ans plus tard, Napoléon décida de se faire sacrer non pas à Reims comme sous l'Ancien Régime mais à Notre-Dame, qui acquit dès lors un prestige inédit. Le visiteur pourra donc admirer la croix processionnelle et la chape en soie, également visibles sur l'immense huile sur toile de David, elle-même exposée... au Louvre ! C'est à cette période que la cathédrale devient gardienne de la couronne d'épines du Christ – non présente dans cette exposition – provenant de l'ancien trésor de la Sainte-Chapelle.

Offerte à la cathédrale par Charles X, une somptueuse Vierge à l'enfant entièrement recouverte d'argent est montrée dans la quatrième salle. Cette dernière clôt ce parcours inédit avec les objets imaginés au cours du XIX^e siècle par Eugène Viollet-le-Duc, alors chargé de la reconstruction de la sacristie. ●

COLOMBE DELABROUSSE MAYOUX



Le Trésor de Notre-Dame de Paris.
Des origines à Viollet-le-Duc, jusqu'au 29 janvier, au musée du Louvre (Paris I^{er}), louvre.fr